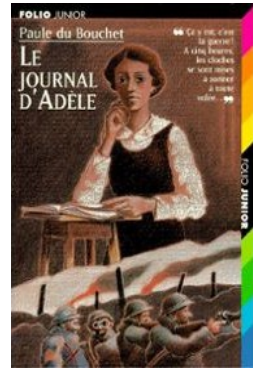


Le journal d'Adèle de Paule du Bouchet



1. JEUDI 30 JUILLET 1914

AUJOURD'HUI, JE COMMENCE ENFIN MON JOURNAL.

J'y pense depuis longtemps mais aujourd'hui j'ai besoin de le faire. Besoin de parler, de dire ce qui se passe autour de moi et surtout à l'intérieur de moi. Ici, tout le monde est inquiet parce qu'on croit qu'il va y avoir la guerre avec les Allemands. Papa et maman sont tendus, ils se disputent souvent. Cette inquiétude est très lourde et, justement il faut être fort, garder ses soucis pour soi, pour ne pas augmenter l'inquiétude des autres. C'est pour cela que je fais ce journal. J'ai sorti de mon tiroir le grand cahier rouge à carreaux offert par ma marraine Berthe, qui est aussi ma tante, pour ma fête, le 23 décembre. Il y dormait depuis Noël, bien au chaud et maintenant, il va être mon ami et mon confident. Eugène et Paul, mes deux frères aînés, sont trop vieux, dix-neuf et vingt et un ans. Je ne peux pas discuter avec eux, ils me traitent comme une petite fille alors que j'ai treize ans et demi, presque quatorze. Et Julien est trop petit, il a dix ans mais il est capricieux et maman lui passe tous ses caprices. Voilà, quand j'écris, il me semble que j'ai moins peur. Ce soir, tout le monde est couché, c'est le silence et moi je suis seule avec mon cahier tout neuf.

Et mon chat qui dort.

Samedi le 1^{er} août 1914

Le soir. Ça y est, c'est la guerre ! À 5 heures, les cloches se sont mises à sonner à toute volée, comme quand il y a le feu. Nous étions dans les champs, parce qu'en ce moment c'est la moisson. Tout le monde s'est arrêté de travailler. On s'est redressé, on a écouté. Les cloches semblaient devenues folles. On entendait aussi celles de tous les autres villages de la plaine, Venterol, Fay-le-Vieux, Epuzargues, Thorey. Comme chez nous, elles sonnaient le tocsin. Papa a posé sa faux et il est tout de suite rentré à la maison. Voilà, on peut dire que la guerre a fauché les hommes en pleine moisson. C'est comme si l'orage d'été venait enfin d'éclater. On comprend ce que la terre portait dans son ventre : la guerre !

Dimanche 2 août 1914

Six heures du matin. Je n'ai presque pas dormi. L'angélus sonne à l'église. Cela paraît bizarre. L'angélus, c'est la paix et dans l'air, il y a la guerre.

Encore le 2 août

Midi. Beaucoup d'agitation dans le village. À la mairie, il y a une grande affiche blanche :

2.

« *Ordre de mobilisation générale* ». Beaucoup de gens sont plantés devant. Ce matin, la maîtresse expliquait aux hommes quand ils devaient partir rejoindre l'armée : « Oui, le premier jour, c'est aujourd'hui, 2 août. Toi, tu ne pars que le deuxième jour, donc le 3 août, lundi. » Et cætera. Parce qu'il y en a qui ne savent pas lire. Moi, je voudrais bien être institutrice, plus tard.

Tout à l'heure, à la sortie de la messe, monsieur le maire a lu l'ordre de mobilisation. Tout le monde était sous les marronniers. Le maire a dit que la population de Montigny ferait son devoir et qu'elle répondrait à l'appel de la patrie. Madeleine Japriset pleurait parce que son Clément doit partir ce soir ; ils sont mariés depuis seulement un an.

À la fin de son discours, le maire a dit : « Il n'y a plus aujourd'hui de républicains et de réactionnaires. Il n'y a plus que des Français ! Il n'y a plus qu'une France dont M. Poincaré est le chef, et cette France elle sera demain tout entière dressée contre le Prussien ! » Le Prussien, c'est l'Allemand. Tout le monde a applaudi.

En rentrant, j'ai surpris Eugène devant le tiroir ouvert de l'armoire. Il était tout pâle. Sur son livret militaire, il y a écrit : « En cas de mobilisation, Eugène Hervé devra partir immédiatement et sans délai. » Eugène, c'est un doux, il n'aime pas se battre, les autres garçons se moquaient de lui à cause de ça quand il était petit. Il n'aime même pas la chasse. Paul, ce n'est pas pareil. Il n'a pas peur d'aller se battre. C'est affreux à dire mais il avait l'air presque soulagé que la guerre éclate, de pouvoir enfin « casser du Prussien ».

La maîtresse dit que la mobilisation, ce n'est pas encore la guerre.

Chaleur terrible, ce soir. À 6 heures, le garde-champêtre est arrivé en disant que la guerre était déclarée entre la France et l'Allemagne depuis 3 heures de l'après-midi. Les gendarmes ont mis des affiches à la mairie : « *La guerre est déclarée* ». Elle tombe mal, cette guerre. En pleine moisson ! Qui va la faire, la moisson ?

8 heures du soir. Dehors, il y a beaucoup de bruit. J'entends le roulement des charrettes qui emmènent les premiers hommes du village. Eugène part cette nuit, Paul demain. Maman est en train de coudre des pochettes dans leurs chemises pour mettre quelques pièces. Papa n'a pas été mobilisé parce qu'il est trop vieux. Ils prennent les hommes entre vingt et quarante cinq ans.

Lundi 3 août 1914

Il pleut. L'orage a éclaté cette nuit. Comme si le ciel était soulagé. Puis toute la matinée, une averse drue. Nous avons accompagné mes frères à la gare. Plein de

3. monde, et plus chef de gare ! Ce sont les militaires qui commandent. Des trains bourrés de soldats passent sans s'arrêter. On dirait qu'ils sont fous, tout est sens dessus dessous, il n'y a plus d'horaire. Dans les trains, ils ont enlevé les banquettes pour faire de la place. Mais beaucoup de soldats sont entassés dans des wagons à chevaux. Personne n'achète plus de billets.

Je ne sais pas pourquoi il y a la guerre. Tout le monde est excité. On chante, on s'embrasse, on dirait une fête. Les wagons sont couverts de banderoles qui disent « *A Berlin* » ! Pourquoi faut-il aller si loin pour gagner la guerre ?

Le train est finalement parti à 5 heures. Quand les soldats sont montés dans le train, nous leur avons donné des fleurs qu'ils piquaient dans leurs fusils. On s'est dit « au revoir » et que l'on se reverrait aux vendanges. Il paraît que la guerre sera courte.

Moi, ce soir, je pleure. J'ai peur que mes 4 frères ne reviennent pas. J'ai peur pour Eugène qui est si fragile, si rêveur, qui met des attelles aux oisillons tombés du nid, qui n'est heureux que dans les champs à écouter le chant de l'alouette à la verticale au-dessus des chaumes.

Mardi 4 août

Encore la pluie. Cet après-midi, on réquisitionne les chevaux. Ils doivent partir pour le front, eux aussi, comme les hommes. Mais il faut les ferrer et, dans toute la région, il ne reste que le vieux Marcellin, notre maréchal-ferrant, qui ne soit pas mobilisé. Les chevaux arrivent de partout. Crécy résonne de coups d'enclume.

Mercredi 5 août

Papa ne veut plus que je retourne à l'école, primaire supérieure de Somberton, cette année ! J'ai eu beau pleurer, tempêter, et même maman qui me soutenait, il n'y a rien eu à faire ! Il dit que maintenant que les frères sont partis, je dois rester à la ferme, qu'on va manquer de bras, que ma place est ici. Oh, je le sais bien, en vérité il ne veut pas que je continue l'école. L'an passé, quand j'ai eu mon certificat d'études, la maîtresse a déjà dû discuter des heures avec lui, lui dire que j'étais douée pour l'étude et que je pourrais avoir une bourse. Ce qu'il pense vraiment, c'est qu'une fille n'a pas besoin d'études. Alors que moi, je veux, être institutrice, je ne veux pas passer ma vie à la ferme ! Ça a toujours été un sujet de dispute à la maison : quand je lis ou que j'étudie, papa me dit d'aller chercher l'eau, ou le bois, ou de ramasser les pommes de terre, ou d'aller traire les vaches, ou de préparer la pâtée du cochon. Oh, je suis trop malheureuse, je le déteste, aujourd'hui !

Jeudi 6 août 1914

C'est bien difficile ! Je ne dois pas me laisser aller à la colère envers mon père, ça ne servirait à rien. Je dois me dire que je retournerai à l'école

4. supérieure. J'y retournerai un jour. Comment ? Je ne sais pas encore, mais je le ferai. Et je serai institutrice. En attendant : continuer mon journal, écrire ce qui se passe. Les derniers hommes du village sont partis à l'aube. Ce matin, les enfants étaient réunis dans la cour de l'école bien que ce soient les vacances et ils ont chanté « *Flotte petit drapeau* ». En tout, cinquante-trois hommes du village sont allés faire la guerre. Cela va bien manquer pour la moisson.

Vendredi 7 août 1914

Tout à l'heure, j'ai couru au bourg. Il paraissait que le tambourineur allait donner des nouvelles. Sur la place, il y avait une vraie foule, des femmes qui harcelaient ce pauvre tambourineur qui, en fait, n'apportait aucune nouvelle.

Ce soir, le bruit court que les Allemands ont pris une ville en Belgique, Liège je crois.

Samedi 8 août 1914

Tout le monde est aux champs, tous ceux qui restent. Pour moissonner, il n'y a plus que les hommes âgés comme papa, les femmes et les enfants. Et si nous n'allons pas très vite, le blé risque de pourrir sur pied. Il faut sauver la moisson, sinon les Français n'auront pas de pain. Nous travaillons tard, jusqu'à la nuit. Pas de nouvelles de la guerre, alors qu'avec ce beau soleil on ne cesse d'y penser. C'est comme une épine dans le cœur. [...]

Donner du sens à la lecture :

1. Où et quand se passe cette histoire ? Sois le plus précis possible.
2. Relève les sentiments qui montrent qu'Adèle est inquiète et triste.
3. Pourquoi l'est-elle ?
4. Relève les éléments qui montrent qu'il y a pourtant un air de fête.
5. Pourquoi y a-t-il cet air de fête ?
6. Que ressent-elle le mercredi 5 août ? Pourquoi ? Qu'en penses-tu ?
7. A travers cet extrait, que penses-tu de la vie à la campagne au début du siècle ?

Réfléchir :

8. Cette histoire s'est-elle vraiment déroulée ? Pourquoi ?
9. Sais-tu comment s'appelle ce type de récit ?

Écrire :

10. Imagine ce qu'écrirait Adèle le 11 novembre 1918 (jour de la fin de la 1^{ère} guerre mondiale).